

Alena PODHORNÁ-POLICKÁ
Université Masaryk de Brno
Université Paris V, Laboratoire Dynalang-PAVI

DYNAMIQUE SOCIOCULTURELLE ET MEDIAS : CAUSES ET CONSEQUENCES DE LA MEDIATISATION DE LA « LANGUE DES JEUNES »

À l'époque actuelle, les médias ont un pouvoir très puissant non seulement de démocratie (liberté de parole), mais également de démagogie (publicité, brainstorming, stéréotypage). En France, les investigations journalistiques contribuent à créer des préjugés très dangereux sur le plan social puisqu'ils renforcent des stéréotypes discriminatoires, des clichés négatifs quant à la façon de parler de certains jeunes, notamment ceux issus de l'immigration et habitant dans des cités dites « sensibles ». C'est pourquoi il nous semble important de refuser a priori toutes les *connotations spatiales, sociales et ethniques* qui se rattachent, dans les médias, à l'étiquette « *langue des jeunes* », en vue d'analyser de la façon la plus objective possible cette notion ambiguë, comme nous avons tenté de le faire dans le cadre de notre thèse portant sur les universaux langagiers des jeunes (PODHORNÁ-POLICKÁ, 2007).

En comparant les travaux sur la production verbale des jeunes en linguistiques tchèque et française, il résulte que les chercheurs français sont orientés traditionnellement vers la sociologie tandis que les travaux en République tchèque expliquent plutôt leurs théories grâce à une approche psychologique. Notre travail comparatif a consisté en l'application de ces deux approches afin d'en tirer des conclusions communes pour tous les jeunes, Tchèques et Français. Du point de vue du rôle des médias sur « l'imaginaire argotique » des locuteurs, la comparaison de deux parlures argotiques bien que divergentes dans leurs formes actuelles, mais les deux sont issues de la fracture sociale – le français contemporain des cités (FCC) et le hantec de Brno – s'est avérée importante pour l'éclaircissement de nombreuses hypothèses à propos du comportement langagier des adolescents, quel que soit le milieu socioculturel qui les entoure (FIÉVET, PODHORNÁ-POLICKÁ, 2006 : 27-52). Notre objectif dans cet article sera d'abord d'analyser les points convergents de tous les milieux quant à l'émergence et la médiatisation des productions argotiques des jeunes. Ensuite, nous esquisserons les particularités proprement françaises qui ont favorisé l'émergence d'un intérêt récent pour la problématique de la production langagière des jeunes.

Fracture linguistique générationnelle – y a-t-il raison de paniquer ?

Les jeunes et leur comportement psychique, social et langagier sont au cœur de l'intérêt des chercheurs en sciences humaines et sociales dans tous les pays. Les résultats de ces recherches sont très importants pour toute la société pour deux aspects : d'une part, ils témoignent de la *dynamique* de l'évolution des phénomènes socioculturels (et proposent alors des scénarios possibles pour l'évolution de la société); d'autre part, ils aident les pédagogues à comprendre les *particularités* du comportement jeune afin de pouvoir les discuter avec eux en les amenant à la réflexion sur leur évolution sociale individuelle.

À l'inverse de l'engouement des scientifiques pour la description de nouvelles tendances langagières chez les jeunes, le public non spécialisé semble être plutôt paniqué. En fin de compte, la génération adulte est sans cesse et en tout lieu inquiétée par les tendances évolutives que subit naturellement chaque langue vivante. Cette inquiétude « parentale » est une *défense logique de la culture de communication* : peur de l'hybridation, de la vulgarité, de la violence verbale, etc. Cette défense peut aller parfois jusqu'au purisme xénophobe, notamment envers les anglicismes omniprésents qui sont devenus des emblèmes de la mondialisation. Or, l'intérêt médiatique pour les nouveaux phénomènes langagiers chez les jeunes ne fait qu'aggraver le sentiment de panique, souvent exagéré, de la génération adulte. Cette dernière se questionne alors à voix haute sur l'évolution de la société contemporaine qui semble ne pas être capable de modérer les conséquences culturelles de la fracture générationnelle ainsi dévoilée. Pourtant, cette fracture générationnelle est un phénomène tout à fait naturel et beaucoup moins dangereux que la fracture sociale (même si les deux sont souvent indissociables).

Corollairement à la dynamique de changements dans la société au niveau socio-économique (climat politique, perspectives de vie, standing) et au niveau culturel (style de vie, vagues de modes), la nouvelle génération se distingue, consciemment ou inconsciemment, de la précédente par son appréciation différente des valeurs de la vie. Ceci se reflète dans le désaccord et le dissentiment avec la génération adulte, conservatrice de ses propres valeurs. Les nouvelles vagues sont souvent considérées comme provocantes ou, tout du moins, choquantes par leur non-conformisme, mais elles fascinent en même temps par leur charge créatrice – novatrice. L'*adaptation naturelle* et parfaite des jeunes à la nouvelle réalité socio-économique, culturelle et technique est impressionnante par sa spontanéité. Le maniement des ordinateurs, des portables, etc. est une évidence pour les jeunes ainsi que l'usage des néologismes créés pour décrire cette nouvelle réalité. Paradoxalement, leur *refus de s'adapter*, de se conformer à la réalité quotidienne de leurs parents est très significatif et également impressionnant.

La langue est un outil qui reflète bien ce paradoxe : le *potentiel créatif néologique* d'une part, la *fascination pour l'argot* (au sens classique du mot référent à des milieux associatifs) et pour d'autres formes *transgressives, non-conventionnelles* que la langue propose d'autre part, sont les deux traits les plus saillants si l'on se pose la question des particularités propres à l'expression verbale des jeunes. Il faut rechercher les causes favorisant la naissance de ces phénomènes dans l'évolution naturelle du monde environnant (qui offre de nouvelles réalités à nommer) et dans l'immaturation biologique des jeunes. La néologie fructueuse et les rapports étroits avec l'argot sont des phénomènes qu'on remarque chez les groupes de jeunes de tous les milieux et dans chaque génération de façon répétitive. Il s'agit donc du conditionnement biologique qui peut se justifier grâce aux approches psychologique (p.ex. désir de jouer et d'expérimenter, spontanéité, instabilité émotionnelle) et sociologique (tendance à la transgression, à la non-conformité).

Conséquences de l'évolution technologique dans la communication

La « fracture linguistique générationnelle » est au centre de l'intérêt profane et scientifique depuis plusieurs décennies. Récemment, les discussions autour de ce sujet commencent à prendre de l'intensité. Est-ce le résultat de la dynamique des changements dans la société elle-même ou plutôt celui du progrès technologique dans le domaine de l'information et de la communication ? Les deux facteurs semblent s'additionner et l'intérêt grandissant des médias pour cette problématique ne fait qu'accélérer cette dynamique.

À l'époque de la *perméabilité communicative* illimitée dans la sphère publique (presse, forums radiophoniques, talk shows télévisés, chats sur Internet) mais aussi privée (télécommunication à la fois orale et écrite avec les textos et les e-mails), la visibilité de la dynamique langagière chez les jeunes s'avère d'autant plus grande.

Les mass-médias présentent incessamment des phénomènes nouveaux, qui sont à la mode, qui sont « branchés » chez les jeunes. Ceci a pour conséquence que les adultes ont accès aux réseaux de communication qui leur sont normalement plutôt fermés. Ils se rendent compte beaucoup plus qu'avant des particularités de la communication des jeunes, ils peuvent ainsi observer la façon spontanée du parler entre les pairs, de la jeune génération. Rappelons, à titre d'exemple, le cas des télé-réalités.

En même temps, les nouveaux moyens de télécommunication (textos, e-mails, chats) ont accentué un autre phénomène : la *fixation écrite de l'expression parlée*. La société entière se pose beaucoup plus qu'avant des questions concernant les niveaux sub-standard de la langue, non seulement d'ordre orthographique, mais également d'ordre normatif et fonctionnel.

La société contemporaine se dirige alors vers la *visualisation*, comme nous le constatons en conformité avec la réflexion de Zdeňka Hucková (HUCKOVÁ, 2001 : 44). Or, il nous semble que plus les phénomènes langagiers particuliers aux jeunes deviennent *visibles* - faciles à observer, plus ils se *complexifient* (en temps réel, les jeunes échappent à tout stéréotypage médiatique grâce à la néologie incessante) et plus ils deviennent *virtuels* (les jeunes – et pas seulement les jeunes¹ – se créent des identités anonymes dans les forums radiophoniques, dans les chats sur Internet – la communication informelle, conniventielle ne nécessite plus un contact personnel).

Mais comment analyser ces données empiriques, ces témoignages visibles de la dynamique langagière de façon scientifique ? Malgré un progrès énorme dans les moyens d'enregistrement de l'oral, les méthodes de son analyse, tout du moins avec le modèle variationniste qui vise le locuteur réel (non virtuel), restent limitées. À observation facile, analyse difficile, paraît-il donc.

En ce qui concerne le lexique, les « néologismes identitaires » - inventions des jeunes pour les jeunes - sont très vite aspirés par les médias, notamment par la publicité. À peine les jeunes trouvent une expression à eux, une expression identitaire qui les différencie par rapport à la génération adulte, qu'ils doivent

¹ L'intégration médiatique du lexique « branché » chez les jeunes contribue à leur diffusion dans toutes les catégories d'âge. En France, on a beaucoup parlé du « français branché » tout court (sans spécification d'âge) et même du *style* « faux-jeune » (= parler comme un jeune). Cf. VERDELHAN-BOURGADE (1991 : 65-79), ou bien VANDEL (1993 : 311-328).

chercher ailleurs puisque les médias rangent immédiatement ce mot soit dans la case nommée « branché » (l'anglicisme « in » décrit bien ce phénomène en français et en tchèque), soit dans la case non nommée, mais considérée comme « déviant », et, malheureusement, souvent aussi comme « dangereux » ou « violent » (notamment dans le contexte français). Ainsi, les « néologismes identitaires » pour les jeunes deviennent vite soit popularisés (positivement connotés), soit stigmatisés (négativement connotés) – parfois les deux en même temps (p.ex. le mot « beur » au moment de sa création). En France, on a pu observer les deux phases - *vogue/mépris* - avec un procédé formel tout à fait innocent – le verlan – qui est devenu d'abord très « branché », mais progressivement connoté négativement (PODHORNÁ-POLICKÁ, 2006 : 37-62). En République tchèque, le hantec ne remplit plus autant sa fonction identitaire chez les jeunes, comme c'était le cas il y a une petite dizaine d'années, puisqu'il est souvent médiatisé sur un ton caricatural.

Fracture générationnelle conditionnée culturellement

Après avoir esquissé les facteurs socio-psychologiques qui provoquent et agencent la fracture générationnelle entre les adolescents et la société conformiste, nous nous rendons compte que les critères biologiques ne sont pas et ne peuvent pas être les seuls critères pertinents (comme c'est souvent l'approche des chercheurs en « dialectologie sociale »² tchèque). Or, il apparaît que les soucis liés aux formes d'expression des jeunes sont d'autant plus prononcés que les changements dans la société sont dynamiques, s'il y a une *fracture socioculturelle* (politique, économique, ethnique) entre les jeunes et la génération adulte.

Illustrons cette hypothèse avec des exemples concrets :

1) fracture socio-politique au cours des années 1960 en République tchèque

Le contexte politique de l'assouplissement du régime communiste et de la démocratisation du pays qui a abouti à l'occupation illégitime de l'armée soviétique en 1968 est sûrement bien connu des lecteurs de cette revue, passons donc là-dessus rapidement en constatant que cet assouplissement du pouvoir politique a eu pour conséquence un changement très marquant dans la culture juvénile. Cette dernière a finalement pu s'orienter vers l'Occident et, désormais, l'emploi d'anglicismes est donc à la mode chez les jeunes.

À Brno, en particulier, les jeunes ont trouvé une riche source néologique dans le parler argotique d'un groupe social très marginal, disparu après la guerre, appelé « plotna » duquel le « hantec » s'est inspiré. La fascination des jeunes de l'époque pour le lexique des chômeurs, des voleurs, mais surtout des bons vivants du début du siècle s'explique par la quête de ces jeunes pour des modèles de vie non conformistes, débarrassés de l'idéologie dogmatique que leurs parents ont été obligés de respecter bon gré mal gré.

C'est à cette époque que les questions sur l'avenir linguistique sont posées (nous trouvons des témoignages de l'importance de cette fracture linguistique

² En France, cette discipline est dénommée « argotologie » (étant donné que le contenu sémantique du terme « argot » n'est pas le même dans les deux linguistiques).

générationnelle dans les mémoires de maîtrise qui abondent sur le sujet vers la fin des années 1960). Les écrivains, les réalisateurs de films et (un peu plus prudemment) les chercheurs ciblent dans leurs travaux le lexique de ces jeunes qui ont saisi la chance qui leur était offerte du fait de l'affaiblissement du pouvoir politique et qui ont brusquement « démocratisé » la langue courante³.

2) fracture socio-économique en Pologne à l'époque post-communiste

Les ex-pays communistes de l'Europe centrale avec des traditions culturelles très riches ont vécu, après le changement de régime de 1989, un grand changement au niveau de la liberté de parole et donc de la culture de la communication.

Après une brève période d'euphorie, les problèmes économiques ressurgissent et ils sont d'autant plus frappants que la sécurité sociale n'est plus assurée dans le système capitaliste. À la différence du communisme, on peut en parler librement en public, dans les médias. On a donc l'impression que la culture de la communication a décliné, qu'elle est devenue vulgaire. Les plaintes des nouveaux défavorisés sur le plan économique sont maintenant discutées, publiées, diffusées à la télévision.

Ce « choc culturel » affecte l'ensemble de la société qui semble oublier, par conséquent, d'observer la façon de parler de la nouvelle génération post-communiste. Ce n'est que maintenant que les linguistes se rendent compte qu'au cours des années chaotiques qui ont suivi la révolution, les jeunes se sont également stratifiés socialement.

Cet état est bien décrit dans le milieu polonais par Alicja Kacprzak qui témoigne de la fracture socio-économique chez les jeunes, fracture qui se reflète dans une nouvelle forme de l'argot des jeunes Polonais habitant dans les grands ensembles appauvris⁴. Leur identité communautaire est soudée grâce aux trois points de cohésion suivants : la musique rap et hip hop, la résidence dans les grands ensembles de l'époque communiste et le manque de moyens. Ces « nouveaux pauvres » contestent leur situation à travers des paroles de musique, où fourmillent les néologismes argotiques, leur « sentiment d'exclusion par rapport au monde des beaux quartiers et des bénéficiaires de la nouvelle époque » [...] « L'argent ou plutôt l'attitude envers l'argent et la richesse constituent un élément d'évaluation important pour le groupe. Les habitants de grands immeubles sont sans doute des défavorisés de la nouvelle réalité économique. » (KACPRZAK, 2006 : 118). La musique, l'espace et l'argent sont ici des points communs qui engendrent et accentuent la rage des exclus.

³ Parallèlement, en France, les jeunes des années 1960 ont également réussi à libéraliser la perception du français familier (mai 68) dont l'usage dans les journaux, à la télévision ou dans les romans ne surprit plus autant qu'auparavant.

⁴ La situation n'était pas identique en République tchèque étant donné que l'économie du pays allait plutôt bien et que la stratification sociale en banlieue n'était pas encore aussi prononcée. Bien évidemment, la musique rap et hip hop a connu (et connaît encore) ses années de gloire, ici aussi, mais les textes ont plus touché la révolte générationnelle que la révolte sociale.

3) fracture socio-ethnique dans la France actuelle

La situation en Pologne est très proche de celle des banlieues de l'Hexagone. Les jeunes défavorisés habitant à la périphérie cimentent également la connivence à travers la musique dont les paroles sont un moyen de dispersion des néologismes. Cette « crise urbaine » est accentuée par un point de cohésion de plus : l'ethnicité. Les jeunes issus de l'immigration ont une source néologique supplémentaire – les emprunts aux langues en usage (l'arabe, le wolof, etc.). « La forme identitaire de la langue que l'on constate dans les cités, banlieues et quartiers de France est construite à partir du français, qui est le code dominant et fournit en quelque sorte le moule, et à partir des divers codes dominés eux-mêmes, qui instillent dans le moule en langue française tout un ensemble de mots issus d'autres langues » (GOUDAILLIER, 2001: 8).

Ce phénomène n'est pas nouveau, loin de là. Or, à l'époque actuelle du stéréotypage médiatique des banlieues et surtout de la hausse des préférences pour la droite nationale, les jeunes issus de l'immigration ont largement raison de se faire écouter.

Ces trois exemples de la genèse de la nouvelle *forme identitaire de la langue* (qu'on peut nommer « argot des jeunes ») conditionnée par une dynamique socioculturelle accentuée sont la preuve que les jeunes de partout expriment leur contestation sociale avec une verve remarquable. Les moyens de l'exprimer ne sont pas toujours aussi ostentatoires que les manifestations dans les rues. Emprunts, codages, déstructurations qui reflètent fidèlement la nouvelle réalité que vivent ces jeunes – la révolte à travers la langue est plus efficace car elle affecte le système linguistique et suscite des débats (généralement) plus fructueux que ceux, éphémères, d'une journée de manifestations.

Les jeunes réussissent mieux que personne à *démocratiser la langue* tout en parlant ouvertement des tabous de la société tels que la pauvreté, la cohabitation interethnique, etc. Les nouvelles dénominations de nouvelles réalités socioculturelles sont aspirées dans le lexique courant, grâce notamment aux médias.

La fracture linguistique est donc banalisée (même si la fracture sociale ne cesse généralement de s'aggraver). *L'intégration médiatique de ces argots des jeunes, n'est-il pas une étape sur le chemin de leur normalisation sociolinguistique ?*, nous demandons nous à l'instar de H. Boyer⁵.

Il nous semble cependant que la vulgarisation des « expressions identitaires » pour les jeunes défavorisés relance le processus de la recherche de nouvelles sources d'innovation lexicale et du maintien de la fracture sociolinguistique.

Médiatisation de la « langue des jeunes » en France

Essayons de réfléchir maintenant sur les causes et les conséquences de la médiatisation de la fracture socio-ethnique dans la France actuelle qui se cache souvent sous l'étiquette « langue des jeunes ». Ce phénomène inquiète de plus en

⁵ Il pose une question similaire à propos de l'intégration médiatique du français des jeunes qui semble aboutir au « français branché ». (Cf. BOYER, 1997 : 9).

plus le public français adulte (notamment les parents, les professeurs... et les puristes en général) ainsi que les jeunes eux-mêmes qui cherchent à se positionner par rapport à la réalité virtuelle présentée dans les médias.

Il est bien évident que la situation dynamique actuelle intéresse également les chercheurs. En linguistique, c'est plus particulièrement en lexicologie, en sémantique et en sociolinguistique que l'on voit apparaître, depuis quelques années, une profusion d'articles sur le sujet qui proposent de nombreuses dénominations (telles que « parler jeunes », « langage des jeunes », « nouveau français », « français branché », etc. (BOYER, 1997 : 6-15). Quelle que soit sa dénomination, « la langue des jeunes » prend souvent des connotations « des banlieues », « des cités », elle se réfère alors aux cités des grandes agglomérations de l'Hexagone d'où elle est supposée être diffusée. En vue de la description de ce sociolecte ethno-spatio-générationnel bien particulier, les sociolinguistes et certains argotologues préfèrent donc parler plus explicitement d'un « parler véhiculaire interethnique » (école grenobloise autour de Jacqueline Billiez - cf. BILLIEZ, 1992 : 117-125), d'autres privilégient l'intitulé « français contemporain des cités » (école parisienne autour de Jean-Pierre Goudaillier – cf. GOUDAILLIER, 2002 : 5-24), « langue du quartier » (cf. MELLIANI, 2000), ou bien « langage téci » (BOYER, PRIEUR, 1996 : 57-76), entre autres. Les facteurs déterminant la génération de cette variété de français seront à expliquer autre part, mais nous voudrions mettre en évidence la notion de « langue des jeunes » telle qu'elle est perçue par le public non spécialiste à travers la médiatisation.

Pourquoi un tel succès aujourd'hui ?

Le bruit médiatique autour de la production verbale des jeunes est la preuve qu'un changement important est en cours, et ce changement est tellement dynamique que la société française est obligée de commencer rapidement à se poser des questions sur l'avenir linguistique (et, par conséquence, culturel et politique) du pays.

Mais pourquoi une telle inquiétude du public, pourquoi un tel intérêt scientifique précisément à l'époque actuelle,⁶ si aucun des phénomènes pris en compte n'est singulier :

- a) les cités de béton en banlieues ont été créées il y a plus de trente ou quarante ans,
- b) la France a toujours été un pays d'immigration,
- c) les différences entre les façons de parler des jeunes et celles de leurs aînés sont observées par les journalistes et par les chercheurs régulièrement depuis au moins une vingtaine d'années.

La réponse est complexe, mais elle peut être résumée, à notre avis, par deux constatations majeures du point de vue de l'argotologie :

⁶ C'est depuis la fin des années 1980 et le début des années 1990 que la problématique prend une envergure autre que simplement ludique, que la médiatisation devient redondante et que les sociolinguistes et les argotologues se concentrent essentiellement sur les jeunes de banlieues.

1) grâce à l'intérêt médiatique croissant, le lexique des jeunes s'infiltré progressivement dans le français sub-standard (familier). On a donc affaire à une **intégration intra-communautaire** au niveau des néologismes.

Le français non-conventionnel - plus spécifiquement ce que nous appelons « *argot commun* » et qui semble être véhiculé surtout par les médias - est de plus en plus « infecté » par les formes lexicales déviantes des procédés traditionnels de la création néologique. Le vocabulaire à forte teneur argotique, créé par des jeunes de banlieues, se diffuse par l'intermédiaire de *l'argot commun des jeunes* dans l'argot commun. Nous en avons des preuves dans l'insertion p.ex. des mots verlanisés et des emprunts aux langues de l'immigration dans les dictionnaires d'usage courant, comme *Le Petit Robert*. M. Sourdot, en confrontant les résultats de deux enquêtes en milieu étudiant effectuées à 7 ans d'intervalle (1987 et 1994), se rend compte que cette dynamique s'est accélérée. Il résume que « le jargon des étudiants de 1994 se [montre] beaucoup plus perméable aux mises en mots des cités que celui de 1987, plus sensibles aux murmures de la mode » (SOURDOT, 1997 : 81). Nous pouvons proposer l'hypothèse qu'il y a une infiltration lexicale progressive dans le sens suivant :

argot des jeunes des cités → argot des jeunes → argot commun

En essayant de justifier d'où vient cette perméabilité entre les milieux socioculturels divergents, M. Sourdot résume : « tout se passe comme si la langue de ces jeunes prenait en compte une certaine part d'angoisse quotidienne, comme si ces néologismes à fortes connotations argotiques étaient le reflet de leurs difficultés sociales et d'une certaine violence » (SOURDOT, 1997 : 80). Il apparaît alors qu'au cours de ces sept ans, l'évolution des conditions sociales des jeunes vient de se dynamiser négativement. Ceci amène les adultes à réfléchir plus profondément sur les causes de la croissance des tensions sociales dont les jeunes témoignent par le biais de leur lexique néologique.

En France, la fracture sociale actuelle se manifeste le plus dramatiquement auprès des jeunes qui, pleins d'espoirs et d'ambitions, s'inquiètent très ouvertement de leurs perspectives dans la vie. Les conflits entre la jeune génération et la société conservatrice, non égalitaire, ne se limitent pas au problème du sentiment d'exclusion chez certains jeunes issus de l'immigration dans les cités défavorisées qui manifestent leur rage sur les voitures (comme on a pu le voir en automne 2005 dans toute la France). Les jeunes - de quel que milieu qu'ils soient - sont un indicateur très sensible de chaque forme d'injustice sociale et ils sont prêts à l'exprimer oralement comme nous le démontre M. Sourdot ci-dessus. Or, pour les médias, les néologismes qui reflètent la précarité sociale (aussi bien économique que culturelle) sont les plus facilement observables dans les milieux où la concentration de l'injustice sociale est la plus marquante (et la plus choquante pour les couches aisées de la population⁷). *Les jeunes, la*

⁷ Les « chocs médiatiques » sont d'ailleurs recherchés à tout prix par les journalistes. Si l'on veut cibler le langage politiquement incorrect qui résulte de la précarité sociale, les journalistes se

banlieue et *l'anomalie lexicale* sont des « thèmes-porteurs » pour les médias qui alimentent et s'alimentent de la « crise des banlieues ».

2) malgré (ou plutôt grâce à ?) la médiatisation, le processus néologique reste dynamique, car la fracture sociale persiste. On assiste à une **complexification des procédés néologiques** (rappelons à titre d'exemple la reverlanisation, le « veul »⁸, les règles d'intégration systémique des emprunts, etc.), ce qui attire incessamment les observateurs (médias, chercheurs).

La diffusion intracommunautaire, mais surtout la *banalisation médiatique* (qui va de soi avec le stéréotypage, les connotations péjoratives, le caricaturage) des expressions à forte valeur identitaire oblige les jeunes en précarité sociale à créer de nouvelles « expressions identitaires », non affectées de quelconques connotations.

Les jeunes appellent souvent au respect communautaire, notamment quant à l'usage approprié des termes qui dénomment des ethnies ou des nationalités. Par exemple, l'expression « *rabza* » désignant un Arabe est susceptible de prendre des connotations péjoratives hors de l'argot des jeunes des cités. On a pu observer également un scandale médiatique autour de l'usage inapproprié de l'expression « *racaille* », dont le sens a considérablement glissé dans l'argot des jeunes des cités⁹. Comme témoignage des conséquences négatives qu'une telle banalisation médiatique peut provoquer, nous allons reprendre l'entretien autour de l'expression « *négro* » de notre corpus de Paris. Cette expression, très fréquente entre pairs et très conniventielle chez les jeunes issus de l'immigration habitant dans les cités sensibles, est mal interprétée par les jeunes Français 'de souche'. En effet, ceux-ci l'interprètent comme neutre, non marquée identitairement, et tout simplement « à la mode ». La médiatisation de cette expression provoque des réactions hostiles de la part des jeunes issus de l'immigration :

(Q : interviewer, P : interviewé d'origine algérienne (17 ans), R : interviewé d'origine sénégalaise (17 ans))

R : comment comment ça me VÉner dans le métro XXX [P : non mais ouais c'est ça] j'fais Putain :

P : et i(l) dit ouais négro nanana mais / EH négro c'est à la mode ? / i(ls) croient i(ls) peuvent rentrer dans les quartiers et on parle comme ça

R : j'suis DÉgouXXX

.....

P : i(ls) l'apprennent *par la télé* ces pédés ouais et après i(ls) font style comme nous /

précipitent sans hésitation dans les banlieues. La diversité culturelle qui se reflète dans le lexique (formes vernaculaires, emprunts, etc.) et dans les accents peut facilement être interprétée comme une violation délibérée envers la langue française et comme le produit d'une violence du milieu.

⁸ Il s'agit d'un procédé cryptique issu du verlan qui a connu ses jours de gloire au milieu des années 1990. (Cf. p.ex. PIERRE-ADOLPHE, MAMOUD, TZANOS, 1995 : 5).

⁹ D. Lepoutre explique le **contenu sémantique du mot racaille – caillera** en verlan - ainsi : « dans le discours, la *caillera*, c'est plus souvent l'autre, le plus délinquant que soi, le plus bagarreur ou simplement le plus grand que soi, qui fascine et éventuellement que l'on craint, mais aussi que l'on désapprouve par certains côtés » (LEPOUTRE, 2001 : 144). Ce terme peut éventuellement désigner les jeunes des cités eux-mêmes en tant que catégorie sociale (pour des exemples, voir GOUDAILLIER, 2001 : 81-82 et 234-235).

i(ls) veulent être des clochards et puis ça c'est gros cons là / c'est des cons / franchement des gros cons

L'infiltration lexicale, facilitée par les médias, a donc son revers de médaille – **la transgression identitaire**. Ces deux conséquences de la médiatisation du phénomène argotique des jeunes des cités - intégration intra-communautaire qui exhibe les compétences créatives de ces jeunes et transgression identitaire qui les renferme sur eux-mêmes et les éloigne des non-membres « sont deux fonctionnements complémentaires [des] imaginaires [sociolinguistiques collectifs] à propos desquels on a pu parler de « fétichisme » », comme le résume H. BOYER (1997 : 13).

Rôle des médias dans la diffusion du FCC du noyau parisien

Nous avons pu voir que les pratiques langagières des jeunes des cités dites « sensibles » sont les plus médiatisées (popularisées et/ou stéréotypées). Mais si l'on accepte la dénomination « français contemporain des cités » – FCC, qui semble être neutre, dépourvue de la connotation stigmatisante qui affecte souvent ce phénomène, il faut se questionner également sur l'homogénéité de ce parler.

Comme pour chaque pratique argotique, le vocabulaire est continuellement innové pour garder la force expressive du discours. La dynamique néologique est alors très rapide. Or, une certaine *stabilité* est observable surtout *au niveau identitaire* – les expressions qui sont devenues emblématiques pour ce type de parlure semblent être tout à fait stables car récurrentes (notamment les mots verlanisés qui se sont « lexicalisés » tels que « *téma, téci, tètj, teush, teuté* », si l'on prend par hasard la lettre T). Nous observons l'emploi de ces termes depuis les premiers dictionnaires « de la tchatche » du début des années 1990¹⁰ jusqu'à un usage fréquent pendant notre observation participante à Paris.

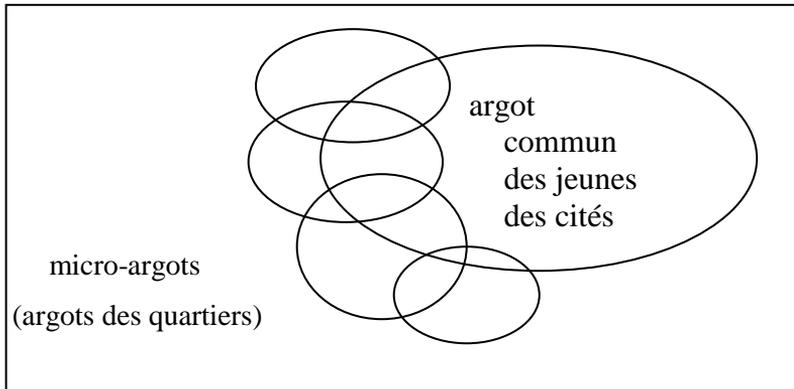
On a donc affaire à une **consolidation lexicale**, c'est-à-dire à la persistance des formes argotiques chez la nouvelle génération des jeunes (le FCC commence à avoir sa tradition : n'oublions pas que les adolescents interviewés par Ch. Bachman et L. Basier en 1984¹¹ ont probablement des enfants qui sont à l'âge adolescent aujourd'hui !).

Mais revenons à l'homogénéité géographique. Nous pouvons estimer qu'à côté du lexique local qui varie d'une cité à l'autre (ou encore d'un groupe de pairs à l'autre) et qui est surtout influencé par la variabilité au niveau des emprunts en fonction de la composition des langues de l'immigration qui se mettent en place dans la création du vernaculaire, il y a un fonds argotique plus ou moins commun – un **argot commun des jeunes des cités**. Nous proposons la schématisation suivante :

¹⁰ Pour les datations et pour la bibliographie, voir les entrées dans le dictionnaire *Comment tu tchatches !* (GOUDAILLIER, 1997-2001 – 3 éd.), entre autres.

¹¹ Il s'agit d'un des premiers articles sociolinguistiques sur le sujet (BACHMANN, BASIER, 1984 : 169-189).

Schéma : Micro-argots vs argot commun des jeunes des cités



Cet argot commun qui dépasse les frontières géographiques est, sans aucun doute, le résultat de la circulation du lexique argotique dans les médias. Tout s'opère de la même façon que la reprise des mots « branchés » dans l'argot commun des jeunes – besoin d'être « in » = *effet de mode*, besoin de se différencier des autres = *effet identitaire*.

Or, la reprise des lexèmes médiatisés chez les jeunes des cités est encore accentuée par un autre facteur : la *solidarité ethnique* (notamment les emprunts à l'arabe par les jeunes d'origine maghrébine, même s'ils ne parlent plus l'arabe eux-mêmes). Le lexique néologique s'étend notamment grâce aux paroles des chansons rap ou hip hop qui sont des courants musicaux emblématiques de la « culture des rues ». Cette source d'innovation lexicale est d'ailleurs le plus souvent évoquée par les interviewés, locuteurs ou non :

(entretien issu du corpus d'Yzeure) :

A : i(ls) font style qu'ils / qu'i(ls) veulent se donner en fait / parce que : un certain chanteur qu'ils aiment bien qui parle comme ça / donc i(ls) parlent comme ça

B : ils écoutent le rap

ou bien l'affirmation d'un jeune banlieusard de la région de St. Étienne retenue par B. Seux (SEUX, 1997 : 99) :

« et ben + si il me plaît + et ben je le retiendrais et je l'emploierais – comme ça + il sera ajusté – y a des mots que j'ai entendus dans la musique – avec les groupes de rap »

Un interviewé à Yzeure, habitant dans une cité, répond spontanément à notre question sur l'usage des mots argotiques (« popo » – pollen, « rho » – frère) en se mettant à chanter et en faisant donc une association immédiate avec des chansons de Booba et Sniper, chanteur et groupe de rap célèbres.

Or, si l'on commence à se demander quelle variante de FCC est susceptible d'être le plus souvent médiatisée, on a l'impression que le centralisme, si caractéristique de la France que ce soit au niveau linguistique ou à d'autres niveaux, est présent là aussi. L'envergure du phénomène des cités est la plus

importante dans la capitale (les cités de la banlieue parisienne abritent 1 332 000 Franciliens, ce qui représente environ 30% des habitants de ZUS en France¹²).

Les médias nationaux centralisés (et notamment la télévision) ne se donnent pas la peine d'aller chercher ailleurs, quand ils décident de présenter les jeunes des cités. C'est toujours la banlieue parisienne qui figure dans les films visant la vie dans les cités (La Haine, La Squale, Raï, L'Esquive, etc.). Les présentateurs des émissions pour les jeunes (à la télé, à la radio) qui sortent d'une cité de banlieue deviennent également des diffuseurs importants pour les néologismes. Ces derniers, tout comme la plupart des groupes de rap, résident généralement en Île-de-France.

Il est plutôt rare qu'une émission régionale devienne connue au niveau national ou bien qu'un groupe de rap s'impose – or, si c'est le cas, comme on a pu le voir avec les groupes marseillais tels que IAM, Fonky family, Psy 4 de la rime, etc., les régionalismes argotiques sont très vite repris par d'autres jeunes car ils ont une grande force expressive néologique.

Tous ces *facteurs « centralistes »* impliquent que le *FCC se diffuse du noyau parisien* où l'on peut retrouver les origines de la plupart des lexèmes passés en argot commun des jeunes des cités. Cette hypothèse peut facilement être soutenue par l'observation de la diffusion des termes verlanisés en dehors de la capitale compte tenu du fait que l'usage du verlan est caractéristique de la région parisienne et que la consolidation lexicale des termes verlanisés créés en dehors de la capitale est plutôt rare :

(entretien à Yzeure) :

M : bah nous le le verlan / on le parle pas +>

Q : pas trop ?

M : ça dépend ya certains mots euh <+

Q : comme quoi ?

M : comme quelqu'un est maigre on dit qu'il +>/ moi j'utilise beaucoup le mot keus

Q : keus ?

M : c'est le verlan de « sec » / ça veut dire maigre en fait // quelqu'un qui est maigre on dit qu'il est keus

Q : okay

M : autrement ya pas ya pas BEAUcoup de mots

Malgré cette affirmation, nos recherches montrent que l'usage des termes verlanisés est assez fréquent pour les termes « lexicalisés ». Même si le verlan est ressenti à Yzeure comme un phénomène importé de Paris, grâce aux médias, il a une fonction très importante au niveau des représentations symboliques.

Celui qui, dans le collectif de la classe, emploie des termes verlanisés de manière délibérée (et pas seulement les expressions qui sont passées dans l'argot commun des jeunes) exprime ainsi son appartenance à la « culture des rues ». Cette appartenance est stigmatisée au sein de la même génération de jeunes selon toute évidence :

¹² ZUS = zone urbaine sensible. Source : <http://ile-de-france.sante.gouv.fr>

(entretien à Yzeure) :

- Q : ça te fait quelle image si je dis VERlan / parler verlan ?
- A : ouais / c'est un truc que je n'aime pas trop parler en fait
- L : ça fait zone ça fait cité
- M : ça fait la téci / mais nous on est pas trop dedans

Or, malgré la stigmatisation de la part des jeunes plus aisés, l'affirmation identitaire par le biais de la langue (mais aussi du style vestimentaire, du choix musical) est une affirmation d'appartenance à une culture parallèle que certains appellent sous-culture, d'autres même contre-culture.

Quelles que soient ces représentations, il est évident que le « marché linguistique » de ces jeunes est différent de celui du marché dominant, si l'on reprend la terminologie de Pierre BOURDIEU (1983). Les dominés se créent un « marché franc » qui est régi par ses propres règles et dans lequel circulent des valeurs différentes de celles des dominants. Cette « sous-culture de l'exclusion » (LEPOUTRE, 2001 : 88) s'exprime de façon d'autant plus ostentatoire que ces jeunes prennent conscience du stigmate imposé de l'extérieur. Le FCC se transmet alors comme un symbole de fraternité, de solidarité interethnique et comme un fort point de cohésion de cette culture interstitielle.

En somme, la médiatisation du FCC apporte alors non seulement *l'homogénéisation diastratique* que nous avons montrée sur les exemples de perméabilité vers l'argot commun des jeunes, mais également une certaine *homogénéisation sur l'axe diatopique*. Un dialecte social se comporte alors un peu comme un dialecte régional qui cède, lui aussi, au poids de la centralisation.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHMANN Christian, BASIER Luc (1984), Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ?, in : *Mots*, n°8, pp. 169-187.
- BILLIEZ Jacqueline (1992), Le "parler véhiculaire interethnique" de groupes d'adolescents en milieu urbain, in : CHAUDENSON Robert et al., *Des villes et des langues. Actes du colloque de Dakar*, Paris, Didier Érudition, pp. 117-125.
- BOURDIEU Pierre (1983), Vous avez dit "populaire"?, in : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 46, pp. 98-105.
- BOYER Henri , PRIEUR Jean-Marie (1996), *ch. Variation socio(linguistique)*, in : BOYER Henri (sous La Direction de), *Sociolinguistique. Territoire et objets*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 57-76.
- BOYER Henri (1997), « Nouveau français », « parler jeune » ou « langue des cités » ? Remarques sur un objet linguistique médiatiquement identifié, in : BOYER Henri (éd.), *Les mots des jeunes. Observations et hypothèses, Langue française*, n° 114, pp. 6-15.
- FIÉVET Anne-Caroline, PODHORNÁ-POLICKÁ Alena (2006), Les médias, l'argot et l'imaginaire argotique – une comparaison franco-tchèque, in : SZABÓ Dávid (sous la direction de), *L'argot, un universel du langage ? Revue d'études françaises*, 11, Budapest, Département d'Etudes Françaises et le Centre Interuniversitaire d'Etudes Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, pp. 27-52.
- GOUDAILLIER Jean-Pierre (2001), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose (3^e éd., 1^{ère} éd. en 1997), 304 pages.
- GOUDAILLIER Jean-Pierre (2002), De l'argot traditionnel au français contemporain des cités, in : *Argots et Argotologie, La Linguistique*, vol. 38, fasc. I, pp. 5 - 24.
- HUCKOVÁ Zdeňka (2001), Pourquoi la langue des jeunes connaît-elle aujourd'hui un tel succès ? In : RADIMSKÁ Jitka (éd.), *Approche du texte, aspects méthodologiques en linguistique et en littérature*, Opera Romanica 2, České Budějovice, Editio Universitatis Bohemiae Meridionalis, pp. 35-48.
- KACPRZAK Alicja (2006), Le monde en crise : l'image linguistique du monde à travers l'argot des jeunes polonais, in : SZABÓ Dávid (sous la direction de), *Actes du colloque « L'argot, un universel du langage ? » du 14 au 16 novembre 2005 à Budapest*, Revue d'études françaises, 11, Budapest, Département d'Etudes Françaises et le Centre Interuniversitaire d'Etudes Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, pp. 115-124.
- LEPOUTRE David (2001), *Cœur de banlieue- codes, rites et langage*, Paris, Poches Odile Jacob (1^{ère} éd. Odile Jacob 1997), 459 pages.
- MELLIANI Fabienne (2000), *La langue du quartier*, Paris, L'Harmattan, 220 pages.
- PIERRE-ADOLPHE Philippe, MAMOUD Max, TZANOS Georges-Olivier (1995), *Le dico de la banlieue*, Boulogne, La Sirène, 119 pages.
- PODHORNÁ-POLICKÁ Alena (2006), Les aspects stylistiques de la verlanisation, in : *Dialogue des cultures : interprétation, traduction*, Actes du colloque

- international (Prague, 3-5 novembre 2005), Université Charles de Prague, Département de translatoologie, Prague, pp. 37-62.
- PODHORNÁ-POLICKÁ Alena (2007), *Peut-on parler d'un argot des jeunes? Analyse lexicale des universaux argotiques du parler de jeunes en lycées professionnels en France (Paris, Yzeure) et en République tchèque (Brno)*, Thèse en cotutelle sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier et Marie Krčmová, Université René Descartes – Université Masaryk, Paris-Brno, 573+217 pages.
- SEUX Bernard (1997), Une parlure argotique de collégiens, in : *Les mots des jeunes. Observations et hypothèses, Langue française*, n° 114, pp. 82-103.
- SOURDOT Marc (1997), La dynamique du français des jeunes : sept ans de mouvement à travers deux enquêtes (1987-1994), in : *Les mots des jeunes. Observations et hypothèses, Langue française*, n° 114, pp. 56-81.
- VANDEL Philippe (1993), *Le Dico français/français*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 347 pages.
- VERDELHAN-BOURGADE Michèle (1991), Procédés sémantiques et lexicaux en français branché, in : *Parlures argotiques. Langue française*, n°90, pp. 65-79.
<http://ile-de-france.sante.gouv.fr>

ABSTRACT

Sociocultural dynamics and the mass media: reasons and consequences of promotion of youth slang in the mass media

This paper aims to analyse the reasons of an increasing promotion of youth slang in the mass media nowadays. Young people everywhere have similar psychological and sociological motivations to use nonstandard vocabulary and to create neologisms, but it's mainly due to the sociocultural atmosphere in a society that this generational slang has begun to be highlighted in the mass media.

The youth slang from French suburban areas is a particular case of a variety based on the social, ethnic and/or spatial marginality of its speakers. The two main results of the recent media interest in this slang are the integration of its vocabulary into a 'common slang' on the one hand and its disdain and the lack of understanding on the other hand.